

Institut de démobilisation
(Section berlinoise)

**« *Te placer plus haut
que toute la Russie...* »**

**Le radical-extérieur en personnage
de Dostoïevski**

EXPOSÉ

Rennes, février 2013

N. B.

Au début 2011, à la parution des *Thèses sur le concept de grève* aux éditions Pontcerq, l'Institut de démobilisation annonçait, à les suivre, des *Thèses sur le concept de radical-extériorité*. Celles-ci prolongeraient en particulier les développements esquissés dans le corollaire n°2 (La grève est une ligne de fuite) à la thèse n°2 (La grève est intérieure). Ces thèses sur la radical-extériorité, aujourd'hui, ne sont pas achevées, pour de multiples raisons. Le 5 mars 2013, à Rennes, lors d'une rencontre organisée au Scaramouche par la librairie Planète Io, l'Institut de démobilisation présentait ce texte, exposé sous le titre : « "Te placer plus haut que toute la Russie..." Le radical-extérieur en personnage de Dostoïevski ». C'était un premier exposé sur ces thèses. Nous le reproduisons ici, tel qu'il a été dit ce jour-là.

Il constitue une première approche. Mais il ne donne qu'un pan de la réflexion. Il est très incomplet. Surtout, nous n'étions pas très à l'aise avec un tel sujet : c'est qu'il nous exposait à penser contre nous-mêmes, contre nos amis. Mais il nous semble (on nous l'a dit) qu'engager la réflexion sur cette ligne est nécessaire, voire urgent. Alors le voilà. Nous le livrons tel qu'il est. (Car après tout, le but n'est pas du tout de faire un livre : mais faire que la réflexion s'engage, pour nous, pour d'autres.)

Par facilité, l'exposé puise ses exemples presque exclusivement dans le livre du Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*. En réalité, bien d'autres textes auraient pu servir d'exemples ici. Mais *L'Insurrection qui vient* est un livre qui, à sa sortie en 2007, n'a pas été sans importance pour nous : alors c'est avec ce texte (mais, derrière lui, avec bien d'autres) que nous nous débattons, y cherchant à démêler ce qui nous y fascine et ce que nous y refusons. En aucun cas, nos réflexions ne visent à affaiblir le comité invisible et ses amis. Nous sommes infiniment sensibles à leur engagement, aux formes qu'ils savent lui donner, et à leur courage.

D'ailleurs, répétons pour finir ce que nous rappelions ce soir-là à Rennes : tout ce qui est dit ici est dit à la condition de tenir, en même temps, *toutes les thèses sur la grève* : autrement dit, l'adversaire est clairement désigné. Et il est le même pour le radical-extérieur et pour nous.

**L'Institut de démobilisation,
novembre 2014.**

[Nous précisons très explicitement que nous plaçons ce qui suit, qui sinon pourrait paraître un peu étrange ou cru, sous le signe de la phrase de Nietzsche, tirée d'*Aurore* : « Il te faut chaque jour livrer bataille contre toi-même. »ⁱ]

*

Nous commençons par une citation. Versilov s'adresse à Arkadi Makarovitch Dolgorouki. C'est dans *L'Adolescent* :

... ce que tu veux en ce moment, c'est une vie clinquante, c'est allumer quelque chose, détruire quelque chose, te placer plus haut que toute la Russie, passer comme un nuage d'orage et laisser tout le monde dans la peur et l'extase [...]. (t. 1, p. 400)ⁱⁱ

Dolgorouki est habité par une « idée » ; dans tout le roman, sauf à l'endroit où il la dévoile, Dostoïevski parle de l'« idée », entre guillemets, sans préciser plus. Considérons ici, *très arbitrairement*, que c'est l'idée de la Révolution. Et que Dolgorouki, l'adolescent, est radical-extérieur. Et, depuis ce point de vue, le nôtre, écoutons ce qu'il nous dit.

Arkadi Makarovitch Dolgorouki, revenu de l'« idée », confesse ceci :

... je conclus tout net que, portant dans l'esprit quelque chose d'immobile, de constant, de puissant, quelque chose qui vous occupe d'une façon terrible – c'est comme si, par là même, vous quittiez le monde entier pour un désert et tout ce qui arrive ne passe qu'en vous effleurant, sans toucher l'essentiel. Même les impressions sont déformées quand elles sont reçues. Et, en dehors de ça, l'essentiel est qu'on a toujours une excuse. (t. 1, p. 182)

Voilà exactement décrit le décrochage, que nous voudrions faire apercevoir au sujet du radical-extérieur : 1° quitter le monde entier pour un désert ; 2° tout ce qui arrive ne passe qu'en nous effleurant ; 3° avoir toujours une excuse.

Arkadi poursuit ainsi, quand il s'agit de justifier quelques-unes de ses faiblesses d'alors :

[...] “Bah, j'ai “l'idée”, tout le reste, c'est du vent.” – c'est comme si je me disais ça. On m'offensait moi-même, et ça me faisait mal – je m'en allais offensé et, ensuite, d'un coup, je me disais : “Bah, je suis vil, mais, quand même, j'ai “l'idée”, et, eux, ils ne le savent pas.” “L'idée” me consolait dans la honte et dans le néant ; [...] l'idée, pour ainsi dire, rendait tout plus facile, mais, aussi, elle voilait tout à mes yeux [...]. (t. 1, p. 183)

Nous relevons, dans ces paroles d'Arkadi Makarovitch, trois choses :

1° « ... eux, *ils ne le savent pas* » : Notre première partie va s'intituler : « Le savoir, l'orgueil, le mépris ».

2° « *l'idée [...] voilait tout à mes yeux* ». Deuxième partie : « La perte du monde ; le brouillard. »

3° « *Et, en dehors de ça, l'essentiel est qu'on a toujours une excuse [...] ; l'idée, pour ainsi dire, rendait tout plus facile* ». Troisième partie : « Pensée confortable du radex ; impuissance » [*Dans tout ce qui suit, quand nous disons « radex », cela vaut pour abréviation de « Radical-extérieur ».*]

*

L'idée de la Révolution est bien, elle aussi, si l'on y applique les mots d'Arkadi Makarovitch Dolgorouki, en les détournant, « quelque chose d'immobile, de constant, de puissant, quelque chose qui vous occupe d'une façon terrible ». En effet, c'est aussi, comme l'idée de Dolgorouki, une idée qui donne son sens à tout ; qui éclaire le monde d'une autre lumière. Du jour au lendemain, tout, soudainement, s'ordonne en fonction de l' « idée » :

– l'Histoire prend son sens en fonction de l'idée ;

– la réalité, le présent, se comprennent en fonction l'idée : tout événement nouveau s'installe dans le présent, et prend son sens, pour moi, en fonction de l'idée.

- les autres, les paroles des autres, prennent leur sens en fonction de l'idée ; des lignes de partage passent.
- ma vie prend son sens en fonction de l'idée.

La première chose que le radex novice apprend, c'est que « *tout est politique* ». Ce qui revient exactement à dire : tout, désormais, s'ordonne en fonction de l' « idée ».

Par ailleurs :

Ce qui fait du radical-extérieur un radical-extérieur, c'est cette prise de position supplémentaire : *Je suis extérieur à cette société ; je n'en suis aucunement part ; je n'en veux être aucunement part.*ⁱⁱⁱ

Première partie : « Le savoir, l'orgueil, le mépris. »

« ...eux, ils ne le savent pas ». Le radex dispose d'un savoir que les autres n'ont pas. Les autres, eux, n'ont pas l'idée. Et le radex possède une connaissance souvent approfondie de la politique, de la sociologie, de la philosophie, etc., etc., que les autres n'ont pas.

Or la relation qui attache le radex à son savoir est une relation extraordinairement crispée. Pourquoi ? Cela peut s'expliquer assez simplement : le radical-extérieur a fait le choix de l'extérieur ; pour cela, il a renoncé à l'intérieur, il a renoncé à une certaine position à l'intérieur. Il est normal que le sens de son existence réside désormais, pour une part énorme, dans ce mouvement de désengagement, dans ce statut d'existence extérieure, postée à l'extérieur : or, ce mouvement de désengagement ne lui procure du *sens* que s'il est *vu* par ceux de l'intérieur. La fuite du radex est une fuite qui, aussi, ou d'abord, fait *signe*.

Contrairement à un mouvement ermite véritable, qui consisterait à s'en aller, sans se retourner, le radex s'en va, il fuit – mais en se retournant toujours. Il se peut, même, qu'il ne s'en aille jamais qu'à reculons, c'est-à-dire les yeux rivés toujours sur l'intérieur qu'il n'en finit pas de quitter. Il faut que la fuite du radical-extérieur soit vue depuis l'intérieur, regardée par l'intérieur... Ou bien à quoi bon ?

C'est donc assez naturellement que le radex ne peut plus parler à l'intérieur sur un mode normal ; sa parole, surdéterminée par sa fuite, est condamnée à l'emphase. C'est qu'il parle moins, en réalité, pour dire quelque chose que pour rappeler, à l'occasion de ce qu'il dit, son extériorité ; pour l'affirmer ; la revendiquer : pour l'afficher. À aucun moment, le radex ne s'adresse ouvertement à l'intérieur, de plain-pied : à aucun moment, de plain-pied, il ne leur parler de l'idée ; à aucun moment ils ne tâchent *véritablement*, de *plain-pied*, de les en convaincre. Sa parole est toujours outrée. C'est qu'elle poursuit, inconsciemment souvent, des buts très contradictoires.

C'est très troublant, en tous cas. L'« idée » est ce qui est devenu pour les radex le plus évident. Elle régit leur vie, donne le sens à tout. Elle est l'évidence même, entre soi. Entre radex, jamais besoin même de la discuter. L'évidence. Mais face à l'intérieur, étrangement, on n'arrive pas à en parler normalement. L'évidence de l'« idée » est comme « tabou » : c'est comme si on s'empêchait de l'exposer au jugement de la foule. Alors on n'en parle plus que très obscurément, très poétiquement, très violemment – on parle donc à la foule un peu à la manière de prêtres qui disposent d'un savoir sacré. La parole radex, face à l'intérieur, se crispe. Elle s'exagère et se renverse en orgueil, et en mépris.

En effet : il faut que le radical-extérieur puisse *montrer*, *afficher* son savoir face à l'intérieur (condition de son identité de radex) sans pour autant le transmettre. C'est cette contradiction que résout le *style* du radical-extérieur : style édifiant-obscur. Et c'est cette contradiction qui, par ailleurs, commande à son rapport à l'enseignement. Il faut que le savoir soit déclaré, affiché ; mais il ne saurait être transmis.

C'est donc par essence, pourrait-on dire, que le radex s'engage – avec l'intérieur qu'il a quitté – dans une relation d'orgueil – et de mépris. Cela crée une nécessité absolue de parler ; et, en même temps, une sorte d'interdiction de parler. La conséquence, c'est une boursoufle du langage. Citation de Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit* :

L'individu qui prétend agir pour des fins si nobles et a sur les lèvres de telles phrases excellentes vaut en face de lui-même pour un être excellent ; il se gonfle, se gonfle la tête et celle des autres, mais c'est une boursouffure vide.^{iv}

Et il n'est pas du tout nécessaire de prétendre, comme le fait Hegel ici, que la boursouffure soit vide (et même nous ne pensons

qu'elle le soit ; nous pensons même que, bien sûr, elle ne l'est pas). Mais il nous suffit ici de constater la boursoufflure, le gonflement inévitable, la condamnation à gonfler. Versilov le constatait pour l'idée de son fils : « *ce que tu veux en ce moment, c'est... te placer plus haut que toute la Russie, passer comme un nuage d'orage et laisser tout le monde dans la peur et l'extase [...].* » (t. 1, p. 400)

Dans *L'Idiot*, Dostoïevski met en scène la bande des « gamins haineux », des jeunes socialistes, en fait^v. Lizaveta Prokofievna Epanchine, comiquement, s'indigne de leurs paroles : non même du contenu de ces paroles, mais de leur orgueil forcé.

Espèces de fous ! Fous orgueilleux ! [...] Mais votre vanité, mais votre orgueil, ils vous dévorent tellement que, pour finir, vous allez tous vous dévorer les uns les autres, voilà ce que je vous prédis. (t. 1, p. 472)

*

Un personnage de Stendhal (il s'agit d'Octave dans *Armance*) prend conscience du piège : « *Il ne faut pas boudier le monde, se dit-il enfin. Il est si méchant, qu'il ne daignerait pas d'apercevoir qu'un jeune homme, enfermé à double tour dans un second étage de la rue Saint-Dominique, le haït avec passion.* » (*Armance*, p. 117)

Voilà exactement ce qui va acculer le radex à la grimace, à la surenchère, à l'éclat de voix. La peur que le monde ne voie pas son mépris ; la peur que le monde ne lève pas les yeux sur lui, dans son second étage de la rue Saint-Dominique.

Se dramatiser. Posture. Grimace.

Naturellement emphatique, la boursoufflure conduit à la pose, à la posture.

Cause de cette posture ? La morale radex.

Le radex, en effet, se trouve, aussitôt devenu radex, comme prisonnier d'une morale – une morale, curieuse, dont l'impératif est la *radicalité*. L'impératif catégorique de cette morale serait quelque chose comme : « Agis toujours de telle sorte qu'on puisse dire de ton acte : il a

été radical ; plus radical, on ne voit pas. » Cette fois, le mécanisme de surenchère ne vient plus de la relation des radex avec l'intérieur, mais de la relation qu'ils entretiennent entre eux. C'est la surenchère, simple, liée à la radicalité même. Un radex ne peut justifier son choix initial qu'en l'assumant ; et pas d'autre possibilité de l'assumer que d'y mettre de la surenchère.

Il est curieux de constater à quel point un radex, qui serait seulement *un peu* radex, est une impossibilité comique. Il faut être radex-radex. C'est une ligne de fuite véritable.

*

De la formulation de l'impératif moral de radicalité découle aussitôt un impératif qui prend une dimension toute existentielle, c'est-à-dire dramatique : « Agis de telle sorte, toujours, qu'à ta mort on pourra dire de toi : "Il n'a pas trahi. Il a été radical jusqu'au bout. Il s'est tenu à la pointe de la Révolution." » Et tout cela va passer nécessairement par une dramatisation de sa propre existence ; par une mise en scène de soi. Il faut se dramatiser.

« *Vous vous dramatisez, Hugh,... Salud y pesetas.* » Ce que dit le consul, dans *Au-dessous du volcan*, de Malcom Lowry.

« Vous vous dramatisez... » Nous ne sommes pas sûrs que l'usage réflexif de ce verbe soit courant. Il est très symptomatique ici, car il s'adresse bien à un personnage, radex à sa manière : Hugh, le demi-frère. Voir le reproche – extrêmement violent – qui lui est fait. Rappelons, si cela peut atténuer la violence du propos (ce n'est pas sûr), qu'il est tenu par un homme au dernier degré de l'alcoolisme :

Qu'as-tu fait pour l'humanité, Hugh, avec toute ton *oratio obliqua* sur le système capitaliste, sauf parler et t'en trouver bien, jusqu'à ce que ton âme pue. » (Malcom Lowry, *Au-dessous du volcan*, p. 521)^{vi}

*

« *Vous vous dramatisez, Hugh...* » En permanence, le radex est occupé de soi : occupé à la dramatisation de soi.

*

Parce qu'il a fait le choix – dramatique, irrévocable – de son désengagement hors de la société, parce qu'un tel choix prend nécessairement une dimension existentielle totale, absolue, à quoi tout le reste renvoie, il lui faut constamment s'assurer de dramatisations de sa vie à l'aune de l'idée. Et le *drame*, en l'occurrence, n'est pas petit, familial, papa-maman. Le drame c'est l'Humanité entière, l'Histoire, la Justice, le Bien. Le drame de sa mise en règle avec sa morale requiert que le monde entier soit convoqué à son jugement, et que tous les habitants intérieurs du monde viennent : mais c'est un procès étrange. Les témoins ne sont convoqués que pour être insultés, méprisés. Ils ne sont convoqués que pour que leur soit fait savoir le mépris sous lequel on les tient.... La mise en règle du radical-extérieur avec lui-même, semble-t-il, ne se fait pas à moins. Elle a besoin d'appeler l'humanité intérieure, mais comme à témoin, témoin à charge d'elle-même. D'où le cri d'énorme orgueil, la boursoufle et le galimatias, le flot de mépris, que peut devenir un cri vraiment radex – tel texte ou pamphlet, telle production écrite, qui se met à fuir sur ces lignes-là.

À nouveau, Lizaveta Prokofievna Epanchine à propos des radex de *L'Idiot* :

Quoi ? Ce galimatias bouffi d'orgueil ? Mais tu ne vois donc pas qu'ils sont devenus fous à force d'orgueil et de vanité ? (t. 1, p. 528)

*

Cette dramatisation de soi du révolutionnaire, sa tendance à la grimace, à la posture, c'est celle qu'a très bien vu Georg Büchner, écrivain allemand, auteur du *Woyzeck* et de *La Mort de Danton*. Tel personnage, dans *La Mort de Danton* :

Mais ne faites pas ces grimaces si vertueuses, si spirituelles, si héroïques, si géniales, nous nous connaissons les uns les autres, épargnez-vous cette peine. (lorth', p. 159)

Et le risque de la grimace, comme de toute grimace qui dure, est le risque de la crampe.^{vii} (Le radex prétend toujours – cela fait partie du

dogme radex – dépasser la *morale* dans la politique. Au contraire, il est frappant, à y regarder d'un peu près, de constater de quelle manière la morale est là, qui taraude.)

Un autre personnage de *La Mort de Danton*, moins dupe que les autres :

Viens, ma conscience, viens, mon petit poulet, viens, p'tit, p'tit, p'tit, voilà de quoi manger.

Tel autre, encore :

Ils se confectionnaient ainsi un sentiment-de-soi fort agréable. Ce n'est pas mal, quand même, de se draper dans sa toge et de se retourner voir quelle grande ombre on jette. (IV, 5)

Trait typique de toute fuite radex par opposition à une fuite véritablement ermite : se retourner... pour voir *quelle grande ombre on jette...*

D'où le côté théâtre, nécessairement grandiloquent, dramatisé, de la vie du radical-extérieur. D'où le côté grands-gestes du radical-extérieur, son côté un peu comique (*donc* humain). [*Voilà le regard que nous voudrions poser sur eux (c'est-à-dire sur nous). Le regard de Dostoïevski.*]

*

Avant de passer à la seconde partie, pour penser un peu cette notion de posture, je vous lis un poème de Francis Ponge. Ça s'appelle « chat-perché » :

Je ne peux m'expliquer rien au monde que d'une seule façon : par le désespoir. Dans ce monde que je ne comprends pas, dont je ne peux rien admettre, où je ne peux rien désirer (nous sommes trop loin de compte), je suis obligé par surcroît à une certaine tenue. Mais alors si je suppose à tout le monde le même handicap, la tenue incompréhensible de tout ce monde s'explique : par le hasard des poses où vous force le désespoir.

Exactement comme au jeu du chat perché. Sur un seul pied, sur n'importe quoi, mais pas à terre : il faut être perché, même en équilibre instable, lorsque le chasseur passe. Faute de quoi il vous touche : c'est alors la mort ou la folie.

Ou comme quelqu'un surpris fait n'importe quel geste : voilà à tout moment votre sort. Il faut à tout moment répondre quelque chose alors qu'on ne comprend rien à rien ; décider n'importe quoi, alors qu'on ne compte sur rien ; agir, sans aucune confiance. Point de répit. Il faut "n'avoir l'air de rien", être perché. Et cela dure ! [...]

... Mais il est peut-être une pose possible qui consiste à dénoncer à chaque instant cette tyrannie : je ne rebondirai jamais que dans la pose du *révolutionnaire* ou du *poète*. (Francis Ponge, *Proèmes*, t. 1, p. 194)

Deuxième partie : « La perte du monde ; le brouillard »

Venons-en au deuxième point que nous relevons dans le propos d'Arkadi sur l'idée : « *l'idée [...] voilait tout à mes yeux* ». « *Même les impressions sont déformées quand elles sont reçues.* » Ou encore, en un autre endroit : « [...] "*l'idée*" pouvait m'entraîner jusqu'au brouillage des impressions et m'écarter très loin de la réalité environnante. » (t. 1, p. 187)^{viii}

Et ce voile, ce brouillage, c'est bien l'image que l'on trouve ailleurs dans le roman ; c'est le brouillard sur Pétersbourg :

Cent fois, moi, dans ce brouillard, je me suis senti venir cette songerie étrange, mais entêtante : "Et si, quand ce brouillard s'envolera en éclats, qu'il repartira vers le haut, cette ville pourrie, gluante, elle repartait avec – ne serait-elle pas capable de s'élever avec le brouillard et de disparaître comme une fumée, et s'il ne restait plus que ce qu'il y avait avant, le marécage finnois, et, au milieu, peut-être, pour faire beau, le cavalier de bronze sur son cheval au souffle de feu, poussé à bout ?" (t. 1, p. 260)

Mis à part le cavalier de bronze, allusion à un poème de Pouchkine, il ne reste à l'arrière de ce brouillard qu'une « ville pourrie, gluante », un « marécage » de Finlande. Avec l' « idée », c'est comme si le monde perdait en réalité, en présence.

Esthétique radex de la catastrophe. Laideur du monde

Plaçons-nous dans le point de vue radex : pour expliquer et justifier cela que j'aie quitté le monde, il faut que le monde soit *entièrement* haïssable, digne du feu. Pour expliquer et justifier par ailleurs qu'à sa marge, à l'extérieur de lui, je prépare la Révolution, y consacre ma vie, mes rêves, il faut que le monde soit prêt à la Révolution, tout près d'y tomber, au bord de la catastrophe, au dernier stade de la dégénérescence et de la ruine.

Ce présupposé est essentiel : il conditionne tout mon choix d'existence. L'esthétique de la catastrophe est l'esthétique du radex.

Pour le Comité visible, collectif qui a signé un livre intitulé *L'Insurrection qui vient* paru en 2007, la société est un cadavre, dont il faut souhaiter la mort, ou – mieux que la souhaiter seulement – agir pour l'accélérer.

La catastrophe n'est pas ce qui vient, mais ce qui est là. Nous nous situons d'ores et déjà dans le mouvement d'effondrement d'une civilisation.^{ix}

On a brûlé en enfants perdus les premiers bibelots d'une société qui ne mérite pas plus d'égards que les monuments de Paris à la fin de la Semaine sanglante, et qui le sait.^x

En nos temps de décadence achevée, les temples n'ont d'imposant que cette vérité funèbre qu'ils sont déjà des ruines.^{xi}

La société (l'Intérieur) est un cadavre, qu'on contemple à distance – un corps qu'on laisse agoniser. L'attitude radical-extérieure se résume assez bien dans ce mot :

Il suffit de les laisser à leur crevaison.^{xii}

L'esthétique de la catastrophe va de pair avec la geste du mépris. Et alors l'Intérieur est ce cadavre que le radical-extérieur dit « avoir sur le dos », et dont il se sent la responsabilité de débarrasser le monde.

Voilà. Nous avons un cadavre sur le dos, mais on ne s'en débarrasse pas comme ça. Il n'y a rien à attendre de la fin de la civilisation, de sa mort clinique. [...] Décider la mort de la civilisation, prendre en main comment cela arrive : seule la décision nous délestera du cadavre.^{xiii}

La thématique de la catastrophe s'outre dans ce petit livre. Mais elle court ailleurs, dans bien des textes radex. Elle est bien une structure fondamentale, elle aussi, de la posture radex. [*On aurait pu prendre des exemples dans les écrits mêmes de l'Institut de démobilisation.*]

Il faut penser à la vision hippocratique, telle que Benjamin la décelait dans le baroque allemand : le monde n'est plus qu'une nature déchue, entièrement désertée pas la grâce :

la nature est ainsi restée, si on veut, la grande source d'enseignements pour les poètes de cette période. Toutefois elle ne se présente pas à l'état de fleur ou de bourgeon, mais dans l'état de maturité avancée [*Überreife*], de déclin [*Verfall*] de ses créatures. [...] la nature où s'imprime l'image du cours de l'histoire est la nature déchue [*die gefallene*]. » (p. 157, trad. fr., p. 193)

Le monde présent est dénué de son existence pleine. Il est un champ de ruines. Il se peut que le radex ait beaucoup de points communs avec l'allégoricien mélancolique, dont parle Benjamin dans *Origine du drame baroque allemand*.^{xiv}

*

Le monde est haïssable ; en ruines ; livré à la catastrophe. C'est pour cela que je l'ai quitté. Et tout ce que je perçois désormais de lui fait *signe* en ce sens. Là encore, on trouve un basculement – une déchéance, si on veut le juger – de la perception dans la signification.

Voilà, pour le radex, ce qui reste de la vision. Les choses sont devenues des signes et des signaux de l'immense guerre qu'il a déclarée à la société entière. Dans les conditions qui, pour lui, sont celles d'une guerre, le monde s'évanouit : il n'y a plus, en lieu et place, qu'un champ de bataille : avec du matériel à disposition ; et avec des signes à interpréter.

Il n'y a plus à réagir aux nouvelles du jour, mais à comprendre chaque information comme une opération dans un champ hostile de stratégies à déchiffrer, opération visant justement à susciter chez tel ou tel, tel ou tel type de réaction; et à tenir cette opération pour la véritable information contenue dans l'information apparente. (*L'Insurrection qui vient*. (216/391, p. 83)

Tout est politique. Et tout est donc *signe* dans la guerre déclarée par le radex à l'Intérieur. Alors la présentation sensuelle des choses est voilée au radex. Le monde n'apparaît plus qu'à travers le voile des signes de la guerre. De même, le réel (le présent, l'actualité, autrui, tel livre, telle œuvre d'art) n'est plus qu'un *fonds* à disposition pour l'Idée. Le monde est *gestellt*, mis à disposition – pour l'Idée.

*

Nous nous permettons d'emprunter ici, plutôt qu'un exemple pris directement à Dostoïevski, en l'occurrence ce serait *Crime et Châtiment*, un exemple tiré d'un film de Robert Bresson. C'est que l'œuvre de Bresson porte assez évidemment la trace de Dostoïevski – parfois très explicitement. Le héros de *Pickpocket* est une très belle figure, dostoïevskienne, de radicale-extériorité. Bresson montre comment sa posture (il est voleur) l'isole progressivement du monde ; et altère pour lui l'apparition même du monde. Au moment où, pour une quelconque sortie, viennent l'inviter quelques amis, il refuse. On lui dit :

« – *Vous n'êtes pas dans la vie réelle.* »^{xv}

En effet, pour le héros de *Pickpocket*, le monde est déréalisé ; son existence réelle est comme suspendue : le monde devient « terrain de jeu » pour son « idée ». Il n'est plus le monde d'autrui ; le monde commun, où il y a des autres.

Alors, le plus étonnant, c'est ceci : en s'extrayant de la société, en se démettant de ses codes sociaux fallacieux qui dénaturent le réel, la nature, l'univers (par exemple le fétichisme de la marchandise), le radex croyait sans doute qu'il pourrait retrouver l'univers, plus vrai, hors de la codification sociale, hors de la société... Le radex aurait ainsi, sur l'univers, sur la nature, un regard plus juste, plus vrai, en tous cas plus direct, que l'homme intérieur. On voit qu'il n'en est rien. Une fuite ermite, sans doute, permettrait, dans une certaine mesure, de retrouver l'univers. Mais la fuite radex, on l'a vu, ne fuit pas entièrement : puisqu'elle n'a lieu toujours qu'en gardant l'œil rivé sur l'intérieur.

La vision du radex, dès lors, reste entièrement polarisée par le code de l'Intérieur social. Même si la polarisation se fait à front renversé, par renversement total des valeurs. Cela ne change rien au fait que *tout est et reste politique*. Et ce qu'on perd alors, c'est tout rapport au réel, qui ne soit pas social – déterminé socialement – politique. Le radex ne vit pas dans l'univers ; sa vision est la plus condamnée à la société. L'univers ne peut lui apparaître qu'au travers du prisme – *détesté* – de la société.

Du bois mort dans la forêt :

il ne lui apparaît plus que comme le début d'une réflexion sur le vol capitaliste. [*Douloureux paradoxe du fétichisme de la marchandise. Celui qui en a le savoir n'est pas pour autant rapproché*

du monde des choses. Bien au contraire.] Pourquoi ? Parce que le monde est donné par autrui...

*

Hippolyte, dans *L'Idiot*, est l'un des gamins haineux, leur leader même, socialiste. Il a 18 ans à peine. Il est très malade. La mort s'approche. Il est venu fanfaronner dans la maison des Epanchine, à Pavlovsk. Il dit à Lizaveta Prokofievna, la générale :

Vous savez que, si je suis venu ici, c'est pour regarder les arbres ?...
Oui, ceux-là (il indiqua les arbres dans le parc)... ce n'est pas ridicule, ça ? C'est vrai, ça, il n'y a rien de ridicule là-dedans, non ? demanda-t-il sérieusement à Lizaveta Prokofievna et, brusquement, il s'arrêta, songeur (p. 487)

Le radex, perdu, sonné, s'en retourne auprès des arbres. Il se dit que, peut-être, les arbres, eux, ne sont pas politiques. Mais c'est la mort qui permet ici de jeter une lumière nouvelle. Car la mort est ce qui, comme la naissance, est massivement nié par la pensée radex. Difficile de dire, quand même : la mort est politique. Ou : la naissance est politique...

Sur Hippolyte, nous reviendrons pour finir.

*

Le radex referme sur lui un piège terrible : il *faut* que ce monde soit laid.

Troisième partie :

« Pensée confortable du radex ; impuissance »

Venons-en au troisième point que nous relevions dans le propos d'Arkadi Makarovitch sur l' « idée » : « *l'idée, pour ainsi dire, rendait tout plus facile* ». Avec elle, en effet, ajoutait-il : « ... *on a toujours une excuse.* » (t. 1, p. 182).

Le confort vient de deux choses :

1) un mécanisme d'auto-confirmation permanente : tout événement du monde donne toujours naturellement raison au radex.

Pensée qui ne peut plus être contredite par rien. (Ligne de fuite qui perd tout garde-fou.)

2) et puis le confort vient du désengagement que constitue l'extériorité.

Le radex ne se sent plus responsable de rien de ce qui peut arriver. Il est même en mesure de dire : « Je l'avais bien dit ». Et, en effet, bon nombre de ses textes et interventions consistent à dire : « Hé ! Nous l'avions bien dit. »

Car je ne suis, moi, plus responsable de rien. Je ne prends plus responsabilité de rien. Et je me fais *innocent de tous les crimes de la société*. L'idée, d'avance, m'excuse de tout. Le Mal, métaphysiquement, est entièrement mis sur le compte de l'Intérieur, à quoi j'ai décidé de ne plus prendre part aucunement. Mieux : la société étant mon ennemie, tout crime de sa part est même comme *dirigé contre moi*. Posture du radex martyr.

Dans cette perspective, l'un des rapports possibles au monde réel – ce champ de ruines que nous avons décrit en deuxième partie – consiste à n'y voir plus qu'un vaste champ de tir, où le radex – dégagé de tout – peut s'amuser à regarder le monde comme un jeu. En lieu et place du monde, un terrain de jeu. « *L'on sortit à l'extérieur, confus, et l'on vit le monde comme un stand de tir.* »^{xvi} Dans le roman de Jünger, *Le Lance-Pierre*, les adolescents vont dans les rues, les terrains vagues, la fronde à la main.

Anéantir ce néant n'a rien d'une triste besogne. L'agir y retrouve une nouvelle jeunesse. [...] Dans la misère des temps, "tout niquer" fait peut-être office – non sans raison, il faut bien l'avouer – de dernière séduction collective.^{xvii}

Enfin, un passage de *La Fêlure*, de Fitzgerald, citation empruntée à Deleuze et Guattari :

J'avais le sentiment d'être debout au crépuscule sur un champ de tir abandonné, un fusil vide à la main, et les cibles descendues. Aucun problème à résoudre. Simplement le silence et le seul bruit de ma propre respiration. [...] Mon immolation de moi-même était une fusée sombre et mouillée.^{xviii}

Aucun problème à résoudre. Voilà la conséquence, aussi, de ce rapport au monde.

*

Tous les milieux sont contre-révolutionnaires, parce que leur unique affaire est de préserver leur mauvais confort. (*L'Insurrection qui vient*, p. 89)

Cela paraît très juste en effet... et vaut pour le milieu radex, pas moins que pour les autres.

*

Le confort, c'est avoir toujours raison ; et n'être plus blessé par rien.

L'un des exemples de ce confort-*bequemlichkeit*, c'est celui de la pensée même. Le radex s'écarte de toute censure et critique ; il n'estime plus de contradiction valable qu'à la rigueur celle venant de son monde : or, dans son monde, le plus souvent, le seul critère de validité d'un énoncé, est celui de son degré de radicalité. Le risque qui pèse sur le radex, dès lors, est de devenir, pour reprendre l'expression de Pouchkine pour Onéguine, l'un de ces « *idiots que nul ne contredit* »^{xix}.

Le confort est évidemment préjudiciable, toujours. Mais à la pensée plus encore qu'à tout le reste. Bien des textes radex, victimes du confort, cessent de penser : alignement vain d'arguments violents ; la parole s'est libérée ; mais la posture est telle que sa production est de boursoufle. Il a utilisé le bluff, une fois, pour voir. Rien n'a pu le rappeler à l'ordre. Le bluff est, sur sa ligne de fuite où il fuit seul, sans contradiction possible, sans Autre.

S'accommoder de son impuissance

L'impuissance est évidemment la dimension la plus pathétique, la plus tragique, du radex. Car toute sa verve est toujours, évidemment, affirmation du contraire. On pourrait s'étonner que le radex s'accommode facilement de son impuissance ; qu'elle ne le conduise, à la longue, à aucune remise en cause. Mais sa posture, la boursoufle, évidemment la lui voile. Il se croit toujours à la pointe de l'histoire.

Un mouvement éclate : il est à la pointe du mouvement. C'est son métier. Le mouvement décroît : les gens s'en vont. Le radex reste et dit qu'on l'abandonne, une fois de plus. C'est grisant. On pourrait en effet le croire – que c'est lui qui fait l'histoire.

Mais surtout, même en l'absence de tout mouvement – c'est la gageure – le radex continue sa mission, en se faisant, par son existence même, une sorte de « reproche incarné » à la face de l'Injustice ; à la face de l'Intérieur.

On prendra ici la figure de Stépane Trofimovitch, dans *Les Démons*, en figure de radex impuissant et content. Après quelques écrits libéraux en sa jeunesse, voilà Trofimovitch qui se persuade, pour le reste de sa vie, continuer à représenter pour toute la société un reproche vivant et incarné.

Par exemple, il aimait à l'extrême sa situation de “persécuté”, et, pour ainsi dire, d’ “exilé”. Ces deux petits mots-là portent une espèce d'aura classique, qui l'avait ébloui une fois pour toutes et, l'élevant lui-même, par la suite, peu à peu, dans sa propre opinion, tout au long de si nombreuses années, avait fini par le porter sur un certain, dirions-nous, piédestal, un piédestal bien haut et bien plaisant pour l'amour propre. (t. 1, p. 10)

Il avait cru sincèrement lui-même, durant toute sa vie, que, dans certaines sphères, on le craignait toujours, que ses gestes étaient sans cesse surveillés, dénombrés [...]. (t. 1, p. 12)

Stépane Trofimovitch en vient à espérer une étude sur ses textes. L'étude ne vient pas.

Il n'y eut pas d'études ; ce qu'il y eut, par contre, ce fut la possibilité de garder la même pose pour tout le reste de sa vie, pendant plus de vingt ans, comme, pour ainsi dire, “un reproche incarné” devant sa patrie, selon l'expression du poète national :

Comme un reproche incarné...

.....
Libéral-idéaliste

Dressé devant sa patrie...

Mais enfin, la personne dont a parlé le poète national avait le droit, peut-être, de tenir la pose toute sa vie dans ce sens-là, si elle l'avait voulu, même si à force, c'est lassant. (t. 1, p. 20)

Quatrième partie. Le surplomb impossible.

À la diagonale des trois axes que nous nous sommes donnés ici pour observer et décrire la posture du radex, il est possible de déceler une détermination fondamentale, commune : le surplomb. « ... *te placer plus haut que toute la Russie* », disait Versilov, c'est-à-dire : à son surplomb.

– Le surplomb, c'était, dans la première partie, la possibilité de l'orgueil et du mépris : regarder de haut.

– C'était, dans la deuxième partie, la mise à distance du monde, son apparition au travers d'un voile : la perception *oblique*.

– Et c'était, dans la troisième, l'une des causes, en retour, du confort radex.

Or, il existe, à l'arrière de cette posture de surplomb, une sorte de présupposé métaphysique du radical-extérieur, que nous voudrions dévoiler pour finir.

*

Ce présupposé c'est précisément le trait fondamental de l'attitude métaphysique – ce trait que, Bergson, et après lui Merleau-Ponty, ont attentivement analysé. On peut le résumer ainsi : le métaphysicien ne part pas de l'Être – il part du néant. Il ne pense pas l'Être à partir de l'Être (auquel il appartient), mais à partir du néant. L'Être, dès lors, doit être constitué sur ce fond de néant originaire – il doit être reconstitué tout entier, justifié.

Or, dans l'attitude du radex, on relève deux choses :

1°) le refus de l'appartenance et de la connivence avec la société

2°) l'idée d'une société juste, pensée sur fond de néant.

Or ces deux tendances s'accordent exactement. Ce que nous montre le présupposé métaphysique de l'Être pensé sur fond de néant. En effet : *celui qui pense l'Être sur fond de néant est précisément celui qui refuse de prendre en considération son appartenance à l'Être.*

En fait, la critique, sur laquelle nous nous appuyons ici, est celle de Merleau-Ponty, reprenant Bergson. Et nous nous appuyons sur la présentation, extraordinairement éclairante qu'en a donnée Renaud

Barbaras, notamment dans *Le Tournant de l'expérience*. Donc, lisons ce que dit Barbaras sur cette attitude – et, ce qu'il dit du métaphysicien, tâchons de l'entendre pour le radex :

Cette perspective ontologique correspond enfin à une certaine idée de la philosophie et, plus précisément, de la situation du penseur. La philosophie y est conçue comme distance, surplomb, absence de toute appartenance ; la condition à laquelle le réel peut être connu est que le connaissant lui soit constitutivement étranger, n'en soit d'aucune façon. Le geste proprement philosophique consiste donc toujours à rejoindre la position d'un observateur absolu ayant rompu tout lien avec le monde, à prendre une distance infinie avec ce qui est, afin précisément de l'interroger quant à son être. C'est en niant toute appartenance, toute connivence que la philosophie est en mesure de totaliser le réel, c'est-à-dire de le faire émerger du néant. L'absence d'être par laquelle la philosophie commence et qui lui permet de demander pourquoi il y a quelque chose est l'expression de son propre exil du monde. (*Le Tournant de l'expérience*, Vrin, 1998, p. 212)

Le radical-extérieur reproduit, à l'égard de la société, exactement l'attitude du métaphysicien à l'égard de l'Être. Il s'extraie, s'extériorise – croyant ainsi mieux voir, sans voir qu'il se condamne à ne plus voir l'Être (la Société), mais quelque Être (quelque société) reconstitué par lui sur fond de néant. À l'origine, il y a ce même désir (cette même tentation) de se tenir à l'extérieur – d'oublier une appartenance primordiale. « Le philosophe objectiviste s'efface toujours du spectacle et son ubiquité ne procède pas tant d'une thèse positive que de cet oubli de soi. » (*Le Tournant de l'expérience*, p. 213)

On ne peut pas parler de l'Être depuis l'extérieur de l'Être, pas plus qu'on ne peut parler de la société depuis l'extérieur de la société. Il n'y a pas d'extérieur à l'Être, pas de néant premier d'où partir. L'Être est toujours déjà là. De même, la société.

Le radex serait alors ce sujet *théorique*, dont parle Barbaras, sujet « désengagé, capable de prendre une distance infinie vis-à-vis du monde. » Mais sujet qui s'abuse sur sa véritable essence ; et qui s'abuse sur sa propre extériorité ; et qui s'abuse sur sa perception même du monde...

*

À Penthésilée, qui, dans la pièce de Kleist, se croit morte, et qui pense tout à coup le monde évanoui, Prothoe, qui la tient dans ses bras, rappelle la présence du monde. Elle lui réaffirme que le monde – fragile – existe encore ; et qu’il est fragile.

... und was du hier erblickst,
es ist die Welt noch, die gebrechliche...^{xx}

Alors il faudrait pouvoir dire au radical-extérieur ce que Prothoe dit à Penthésilée. Il faudrait lui dire qu’il n’y a jamais qu’un monde. De même qu’il n’y a qu’une grève. Lui dire : « Il n’y a eu, n’y a, n’y aura, jamais que ce monde ».

*

Qu’on nous permette, pour terminer, de revenir à Hippolyte, à Mychkine et à la Générale Epanchine. Lizaveta Prokofievna n’en peut plus des insolences des « gamins haineux » (t. 1, p. 495). Elle prend le Prince à parti :

Ensuite, pas un mot sur les gamins haineux ! Je reste et je te parle dix minutes ; je suis venue pour avoir un renseignement (toi, Dieu sait ce que tu te disais déjà !), et si tu pipes un seul mot sur ces petits insolents, je me lève et je m’en vais, et, cette fois, c’est définitif. (t. 1, p. 521)

Or les pensées du prince Mychkine, sur les « gamins haineux », les voilà :

Il pressentait que, si seulement il restait même quelques jours de plus, il se retrouverait, obligatoirement, happé dans ce monde, et que c’est ce monde-là qui, à l’avenir, ne pourrait que lui échoir. Mais il n’avait pas réfléchi même dix minutes qu’il avait décidé qu’il était “impossible” de s’enfuir, que ce serait presque de la lâcheté et que des problèmes si graves se dressaient devant lui qu’il n’avait pas même le moindre droit de ne pas les résoudre. C’est en ruminant ces pensées qu’il rentra donc chez lui – il ne s’était sans doute pas promené plus d’un quart d’heure. Il ne sentait alors pleinement malheureux. (t. 1, p. 507)

Institut de démobilisation
(Section berlinoise)
Rennes, le 5 mars 2013

NOTES

ⁱ „Du musst jeden Tag auch deinen Feldzug gegen dich selber führen.“ (Friedrich Nietzsche, *Morgenröthe*, Aph. 370)

ⁱⁱ Nous citons à chaque fois les traductions d'André Markowicz, publiées chez Actes-Sud.

ⁱⁱⁱ On pourrait nous objecter une chose : nous faisons presque abstraction, pour analyser la posture radex, du contenu même de l' « idée ». Ce qui l'atteste d'ailleurs très bien, c'est la liberté que nous nous sommes permise, de faire d'Arkadi Makarovitch un radical-extérieur. Ce qu'il n'est pas du tout ; ce qu'il est très loin d'être. Son idée n'est pas du tout la Révolution (mais « devenir Rothschild » !) Notre intention n'est pas de renvoyer dos à dos les Rothschild et les révolutionnaires. Notre intention, avec ce rapprochement, n'est pas même d'ironie. Et l'effet est en réalité inverse : car cela sauve l'idée de Révolution. Nous pensons en effet ceci : une grande partie des effets de perversion, de spirales, de fuite (spirale de radicalité, spirale du mépris, spirale de brouillard, etc.) ne viennent pas de l'idée de Révolution ; mais de la posture radex, en tant qu'extériorité. Et, en cela, le radex s'analyse moins, nécessairement, en révolutionnaire qu'en « exilé de la société ». En réalité : faux-exilé ; fausse fuite ermite, nous le verrons.

^{iv} Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Hippolyte, t. 1, p. 319.

^v Les gamins haineux sont : Keller, lieutenant à la retraite ; Antipe Bourdovski ; Vladimir Doktorenko, le neveu de Lebedev ; et Hippolyte Terentiev, 17-18 ans. Leur entrée chez les Epanchine a lieu tome 1, page 427.

^{vi} Nom du consul : Geoffrey Firmin. Texte original : “*You're dramatizing yourself, Hugh. Salud y pesetas.*”

^{vii} « L'indifférence même, où nous croyons plus tard tout atteindre, n'est bientôt qu'une pose assez fatigante à garder. Quelle crampe, Seigneur ! derrière le sourire épicurien. » (G. Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, p. 324)

^{viii} Voir à quoi il se réfère juste avant : « l'histoire avec l'étudiant ». Par ailleurs, la suite, c'est ceci (qu'il faudrait intégrer) : « L'histoire de Rinotchka prouvait l'inverse, qu'aucune “idée” au monde ne pouvait entraîner (ou m'entraîner, moi, du moins) au point que je ne m'arrête pas devant une réalité écrasante et au point que, pour cette réalité, je ne sacrifie pas d'un coup tout ce que j'avais construit trois ans de suite pour mon “idée”. Ces conclusions n'en étaient pas moins justes toutes les deux. » (t. 1, p. 187)

^{ix} *L'Insurrection qui vient*, 217/391, p. 83. Nous citons pour ce livre, la page du livre (La Fabrique, 2007) et, avant, le numéro de texte de l'édition éclatée : c'est l'édition en 391 morceaux que l'institut de démobilisation avait, en guise de soutien au Comité invisible, éparpillée sur les murs et gouttières de Berlin, Rennes et Besançon, en mai 2009.

^x *L'Insurrection qui vient*, 9/391, p. 9.

^{xi} *L'Insurrection qui vient*, 292/391, p. 101.

^{xii} *L'Insurrection qui vient*, 237/391, p. 89. Le mot concerne alors les « milieux militants » ; mais s'il vaut pour eux, alors pour tous les autres *a fortiori*.

^{xiii} *L'Insurrection qui vient*, 210-211/391, p. 79-80.

^{xiv} On peut penser par exemple à la fascination de Guy Debord pour le XVII^e siècle.

^{xv} Robert Bresson, *Pickpocket*, 1959.

^{xvi} „Man ging verwirrt nach draußen und sah die Welt als Schießbude.“ (E. Jünger, *Die Zwille*, 1973, p. 236)

^{xvii} *L'insurrection qui vient*, 293/391, p. 102. De ce monde, de sa ruine pitoyable, il faut même aller jusqu'à en rire. « *Un éclat de rire déflagrant, c'est la réponse ajustée à toutes les graves "questions" que se plaît à soulever l'actualité.* » (43/391) Le monde (l'Intérieur), c'est alors, littéralement, ce dont on se fout. « *Qu'on nous permette de nous en foutre.* » (75/391)

^{xviii} Fitzgerald, *La fêlure*, Gallimard, p. 350-354, cité par Deleuze/Guattari, *Mille plateaux*, p. 280. Les deux auteurs ajoutent : « Pourquoi la ligne de fuite est-elle une guerre d'où l'on risque tant de sortir défait, détruit, après avoir détruit tout ce qu'on pouvait ? » (p. 280)

^{xix} Eugène Onéguine, chap VIII, XXIV, p. 253

^{xx} « *Nicht, meine beste Königin, nicht, nicht./ Ich bin es, deine Prothoe, die dich / In Armen hält, und was du hier erblickst,/Es ist die Welt noch, die gebrechliche / Auf die nur fern die Götter niederschaun.* » (Kleist, *Penthesilea*, p. 421) « Non, ma très chère reine, non, non. / C'est moi, ta Prothoé, qui dans ses / bras te tiens, et ce que tu vois ici, / c'est le monde, encore, le fragile, / sur lequel les dieux n'abaissent leur regard que de loin »

**Institut de démobilisation
(Section berlinoise)
i2d@no-log.org
<http://i2d.toile-libre.org>**